



DIANE B.RYLIA

VERS L'OBSCURITÉ . LIVRE IV

# LE MIROIR D'OMBRES



## Chapitre 1

La saleté était ce qui l'incommodait le plus.

Il changeait régulièrement de vêtements. Toujours un peu trop humides, volés dans le sèche-linge quand les clients tardifs des différentes laveries ne regardaient pas. Il se lavait dès qu'il pouvait dans les douches d'une salle de muscu ou la salle de bain d'un hôtel minable entre le départ du client et l'arrivée de la femme de ménage.

Et pourtant il avait toujours cette impression d'être poursuivi par une odeur écœurante de jus de poubelles.

Bon, bien sûr, le fait qu'il soit présentement entre deux poubelles qui n'avaient pas connu de produits nettoyants depuis leur sortie d'usine n'aidait pas.

Un bruit soudain attira son attention, mais c'était uniquement l'un des employés de la galerie d'art qui sortait fumer une clope à l'ombre des poubelles.

Parce que oui, la gentrification faisait que l'entrepôt du cartel Herrera était coincé entre un squat d'artistes anarchistes féministes intersectionnelles, un resto italien défraîchi et une galerie d'art contemporain bientôt en faillite.

Dans l'entrepôt qui l'intéressait, tout était calme. Pas de lumière excepté celle des gardes qui passaient leurs lampes-torches dans les coins pour repérer ceux qui voudraient leur voler de la marchandise. Pas de bruits, pas de grincements quand les portes étaient ouvertes, pas de craquement métallique quand ça patrouillait sur la passerelle.

Pas de caméra non plus. Celle de l'autre côté de la rue de la boutique d'alcool qui appartenait au cartel et surveillait la porte d'entrée, mais c'était tout.

Il devait juste attendre. Prendre son mal en patience jusqu'à la relève, jusqu'au tour de Fede qui faisait toujours les choses à moitié et sa patrouille au pas de course.

Combien de temps il lui avait fallu pour savoir tout ça, pour identifier les faiblesses? Trop.

Trois jours à vivre entre deux poubelles, à placer une bouteille vide et puant l'alcool entre ses mains et à laisser son esprit oublier un trop long moment son corps vulnérable pour aller écouter les pensées éparpillées dans l'entrepôt.

Il ne restait plus qu'à attendre.

Il prit une grande inspiration.

Et la regretta immédiatement.

\*\*\*

Fede était en train de fumer un joint près de la fenêtre.

Et Lombardi était coincé là, collé au mur juste en dessous de cette fenêtre, à peine caché par l'obscurité et avec les muscles en train de se raidir sous l'effort de tenir la position en attendant que ce con de mafieux de seconde zone finisse ce pétard qu'il était pas supposé fumer et se casse de la fenêtre par laquelle lui prévoyait d'entrer.

S'il avait accès à sa magie...

Mais non, il était coincé là, ses pieds à peine tenus par les briques irrégulières, ses doigts crispés dans les fissures, ses dents aussi serrées que ses fesses pour rester à la verticale. Pour tenir.

*Nausée... mal au ventre... goût bizarre... nausée...*

Ce n'était pas vraiment de la magie et ça ne servait presque à rien d'être télépathe, surtout dans les villes. Et puis bon, la magie, la vraie c'était autre chose que ce tour de passe-passe.

Bien sûr, il avait quand même travaillé ce don. La Dame Noire n'attendait rien de moins que la perfection de ses élèves. Mais c'était il y avait longtemps et influencer les pensées ou les humeurs des gens sans que ces derniers s'en rendent compte était forcément le plus difficile. Mais si cet idiot de Fede ne se précipitait pas vers les toilettes immédiatement, lui allait tomber et faire du bruit et se ramasser les gars qui surveillaient à l'extérieur ou se prenaient un coup à boire dans la boutique.

*Huevón de Peter! Il l'a coupée à quoi son herbe! J'veis avoir la turista!*

Honnêtement, Lombardi se retint de pleurer une petite larme de joie alors que ses épaules tremblaient sous l'effort de rester dans la même position.

Le joint vola au-dessus de lui et la fenêtre se ferma.

Il attendit quelques secondes de plus. Pour laisser le temps à ce demeuré de Fede de foncer et pour vérifier que ses muscles pouvaient bouger.

Son pied droit glissa, perdant son appui dès qu'il se remit à grimper et la douleur déchira son bras, sèche et coupante.

Il ne cria pas. Il ne paniqua pas. Il se plaqua contre le mur, cramponné à ses positions, et força sa jambe à remonter, à chercher à nouveau la prise.

Atteindre le cadre de la fenêtre était une victoire et ses doigts tremblaient alors qu'il se saisissait du crochet et le passait entre le cadre disjoint et la fenêtre, tirant pour ouvrir la fenêtre mal fermée par Fede.

Ses jambes touchèrent le sol de la petite pièce en silence et en manquant de céder, mais ce n'était pas le moment de perdre l'adrénaline ou la vitesse. Fede était tellement mauvais qu'il pouvait décider à tout moment de refaire une ronde, ou de la faire dans un autre sens, ou de revenir fumer un autre joint. Il n'était pas un bon garde, mais il était aussi imprévisible.

D'abord le coffre, ensuite le reste.

Le coffre-fort qui se trouvait dans l'entrepôt n'avait rien à voir avec celui, dernier cri, toujours surveillé qui était dans le ranch de Luis Toledo, dirigeant local du cartel. Non, c'était un simple coffre-fort à serrure électronique et alarme caché sous un faux plancher dans le petit bureau. Un peu de cash, peut-être des vieux documents, et bien sûr ce qu'il cherchait et que le très catholique Toledo refusait de garder chez lui là où se trouvaient sa femme et ses enfants, et la bonne qu'il harcelait sexuellement.

La porte ne grinça pas en s'ouvrant et les pas de Lombardi étaient légers sur la passerelle de métal, plus légers qu'avant parce qu'il n'avait pas vraiment le temps de penser à se nourrir parfois.

La seule différence entre la porte du bureau et les autres était le panneau proclamant «employés uniquement» qui l'ornait.

Le crochet entra dans la serrure et avec calme, sans chercher où se trouvait Fede, ce qui le déconcentrerait, Lombardi commença à actionner les multiples chevilles.

À ses oreilles, sans la possibilité d'utiliser les ténèbres pour les étouffer, les bruits étaient assourdissants.

Mais Fede ne surgit pas en pointant son flingue derrière lui et la porte s'ouvrit sans bruit.

Il se hâta de la refermer derrière lui.

Il n'y avait aucune lumière dans le bureau, pas de fenêtre et encore moins de plafond de verre, mais même s'il ne pouvait pas voir dans l'obscurité il était assez

à l'aise pour avancer à tâtons, cherchant le faux plancher et découvrant le coffre. La combinaison était simple, il l'avait lue directement dans l'esprit de Toledo et les lourds verrous se retirèrent sans un grincement, parfaitement lubrifiés.

Toujours pas de lumière, mais ses doigts trouvèrent aisément la petite boîte en plomb et il remplaça le vrai sceau par la copie qu'il avait fait faire en Alabama.

Il nettoya ses empreintes, referma le coffre, regarda que Fede n'était pas dans le coin, verrouilla la porte derrière lui et prit une longue inspiration.

Maintenant, le reste.

Il aurait très bien pu repartir. Il avait ce qu'il était venu chercher.

Mais bon, il avait passé trois jours à entendre leurs peurs et leurs pleurs étouffés et leurs paroles bravaches. Il se sentait pas de les laisser là.

Et puis personne ne penserait à vérifier le sceau alors que la précieuse cargaison humaine de Toledo avait été volée. Une distraction parfaite en somme pour couvrir ses traces.

Fede était vers l'entrée en train de répondre à son oncle sur le *What's App* familial. Lombardi descendit très lentement et silencieusement l'escalier métallique.

Les filles étaient gardées au sous-sol et bien plus protégées que le coffre puisqu'en plus de la caméra de sécurité et la porte blindée il y avait une membre du cartel Herrera parmi elles pour les espionner et les convaincre d'accepter les propositions de «remboursement» de la mafia.

La clef n'était pas entre les mains de Fede, Toledo n'avait aucune confiance en ses gardes, ils se laisseraient aisément amadouer par une petite gâterie et risqueraient de perdre son chargement. Non, la clef était avec Robert Díaz, le «gestionnaire» de l'entrepôt.

Il avait été difficile, mais pas impossible de s'introduire dans la maison de Díaz et faire un moulage de ladite clef. Plus difficile avait été de trouver un professionnel à même de lui faire le produit fini à partir d'une empreinte dans de la glaise, surtout un professionnel qui ne travaillerait pas pour le cartel Herrera.

La caméra...

C'était peine perdue. Il était incapable de la mettre en boucle ou de faire autre chose que jeter un tissu noir dessus. À sa charge, il avait passé sa longue vie d'espion à utiliser fièrement sa magie d'obscurité qui rendait toute vidéosurveillance inutile. Il n'avait jamais eu besoin d'apprendre ce type de truc.

Il introduisit la clef dans la serrure.

Et chercha l'esprit endormi de Guadalupe Borja Durango.

*Réveille-toi Lupe. Le moment est venu!* clama-t-il en espagnol dans l'inconscient de la prisonnière, la faisant sursauter.

*Mon ange gardien! Tu es revenu!*

*Le moment est venu pour vous de retrouver votre liberté, mais d'abord tu dois immobiliser et bâillonner la traîtresse qui se fait appeler Beatriz.*

*Oui, gloire à Dieu!*

Il cessa la conversation, mais resta concentré sur ses pensées. Une action dangereuse parce qu'il n'était plus conscient de ce qui se passait autour de lui, mais qui lui permettait de savoir quand il pourrait finalement ouvrir la porte.

Cette fois-ci, le bruit des verrous et de la lourde porte était audible et il s'obligea à trouver l'esprit de Fede, mais ce dernier regardait une vidéo de chien partagée par sa cousine de La Loma.

— L'ange n'a pas menti! Vous voyez! s'exclama Lupe à haute voix.

— Shut! répondit-il, cherchant la caméra et allant se placer juste en dessous. Nous n'avons pas beaucoup de temps!

Il jeta la clef du cadenas entre les barreaux de la cage, il n'y avait pas d'autre mot, dans laquelle étaient enfermées les femmes.

L'endroit était perpétuellement allumé pour que le garde derrière ses écrans et l'espionne puissent savoir ce que faisaient les prisonnières et heureusement que celui qui était supposé surveiller les enregistrements était Fede parce que l'une des filles se saisit de la clef et la passa dans le cadenas, enlevant la chaîne et ouvrant la porte.

L'agent du cartel était allongée sur son lit, retenue aux barreaux par des draps et bâillonnée.

— Allons-y en silence, continua Lombardi en espagnol, mais avec son meilleur accent gringo.

Remonter les marches depuis le sous-sol ne fut pas difficile. Entrouvrir la porte et chercher à quoi pensait Fede fut plus compliqué, mais il était toujours sur son téléphone et s'ils ne faisaient pas trop de bruit...

Le chemin jusqu'à l'escalier menant à la passerelle et à la fenêtre par laquelle il était rentré se passa sans accroc.

— Montez et allez à gauche, il n'y a qu'une porte, sautez par la fenêtre, il y a une poubelle juste en dessous. Je vous suis.

Il resta en arrière.

Ce qui était stupide parce qu'il n'avait pas de magie pour couvrir leur fuite et que si Fede se pointait avec son flingue, lui n'aurait que la télépathie pour sauver sa peau.

Sauf qu'il voulait être sûr qu'il n'y avait personne de laissé derrière alors il ferma la marche sur l'escalier qui faisait beaucoup trop de bruit et la passerelle aussi malgré tous les efforts qu'elles faisaient et maintenant Fede était en mouvement.

— Plus vite! souffla-t-il le plus et le moins fort qu'il pouvait en même temps.

Il referma la porte de la petite pièce, mais aucune des filles n'avait encore sauté.

— Pas le temps!

Il empoigna la plus proche de la fenêtre.

— C'est sale, ça fait mal, mais c'est mieux que de rester ici, lui dit-il en la soulevant pour que la moitié de son corps se retrouve à l'extérieur. Un, deux, trois.

Et il la poussa.

Il se tourna vers les autres.

— Allez.

Elles ne firent pas prier et il leur fit la courte échelle.

Une à une, alors qu'il regardait la porte avec crainte, les huit filles restantes descendirent vers leur salut.

Il ne sauta pas dans la poubelle, alors qu'il mourait d'envie de se barrer vite, et referma la fenêtre derrière lui.

Après seulement il se laissa tomber dans la chose la plus dégoûtante qu'il ait jamais touchée, les sacs ayant explosé au fur et à mesure des sauts et répandu leurs contenus et leurs jus dans le bac.

Il ressortit sans grâce et regarda ses brebis perdues qui n'avaient pas continué sans lui.

— Venez.



Il ne courut pas, mais pressa le pas, les faisant patienter, immobiles, en silence, avant de passer de ruelle sombre en ruelle sombre, jusqu'à enfin arriver à un parking désert à l'exception d'un minivan familial et d'une femme bras croisés et expression fermée.

— Voilà Kate Sierra, elle est journaliste et à la tête d'une association contre la traite des femmes. Elle vous donnera une nouvelle vie et ne vous forcera pas à témoigner si vous avez peur pour vos familles, déclara-t-il en s'arrêtant assez loin de la journaliste pour que le peu de lumière de l'endroit ne permette pas de voir les traits de son visage.

— Vous ne venez pas avec nous ? demanda l'une d'entre elles.

— Plus vite vous partez, moins il y a de chances qu'ils vous mettent la main dessus, conclut-il avant de tourner les talons et de se faire un petit footing pour partir le plus loin possible d'ici et aussi pour essayer de ne pas sentir l'odeur immonde qu'il amenait avec lui.